

**« Le jeu de la recherche et du hasard » dans *Les Vacances* de Julie Wolkenstein**

Dans le dernier chapitre des *Vacances*, « Les Malheurs de Sophie », l'enquête rocambolesque que mènent deux universitaires – Sophie et Paul – sur un film fantôme de Rohmer, touche à sa fin. Sophie s'émerveille alors du « hasard absolument miraculeux » qui permet, comme par magie, de reconstituer les pièces manquantes du puzzle. Paul réplique : « C'est là que j'ai tiqué et commencé à me foutre gentiment de sa gueule. Les "hasards absolument miraculeux", à part dans les romans (ceux de Ségur par exemple), je n'y crois pas du tout, et j'avais légèrement rattrapé mon retard en caféine et en nicotine en l'écoutant. » (339) Les moqueries de Paul envers l'étonnement naïf de Sophie figurent en réalité une mise en abyme du dispositif romanesque. Car précisément, Paul est un personnage de papier qui affirme, dans le cadre d'un roman, que l'enchaînement de hasards abracadabrants n'existe que dans la littérature et pas dans la vie réelle. Pour un personnage de roman, c'est pour ainsi dire l'hôpital qui se fout de la charité ! Penchée sur l'épaule de son personnage, l'autrice semble ainsi faire un clin d'œil à son lecteur, par ce trait d'esprit qui avoue et désavoue avec humour la gourmandise de son roman pour les coïncidences.

Aussi, dans *Les Vacances*, le hasard est une composante essentielle du mécanisme romanesque. Alors que Sophie travaille sur la comtesse de Ségur et que Paul enquête sur l'adaptation introuvable des *Petites Filles modèles*, ils portent respectivement, *comme par hasard*, les prénoms des minuscules héros de la fameuse trilogie de Ségur. La grand-mère de Paul, Ève, note d'ailleurs cette drôle de coïncidence lorsque son petit-fils lui présente Sophie : « Paul et Sophie ! C'est trop mignon, ça, comme dans *Les Vacances*. » (247) Elle évoque bien entendu *Les Vacances* de la comtesse de Ségur, dernier roman de la trilogie ; mais cette exclamation est aussi celle du lecteur des *Vacances*, qui fait rapidement l'analogie entre ces vacances-là et ces vacances-ci. La matrice romanesque est donc saturée de ces petits et grands hasards qui fournissent au lecteur la jouissance stimulante d'une quête. La recherche universitaire est elle-même associée à la notion de hasard, ce qui est inhabituel pour un travail réputé austère et abondamment codifié. Dans *Les Vacances*, la surprise et les aléas font au contraire partie de l'imaginaire de la recherche qui s'apparente à une enquête aussi ludique que délicieusement gratuite. La professeure Bogoroditsk semble d'ailleurs avoir choisi son sujet de thèse plus ou moins *par hasard* : d'abord parce que comme « la moitié des dix-neuviémistes », elle aurait préféré travailler sur Flaubert mais avait peur de la concurrence, et ensuite parce que sa fille aînée avait décidé de consacrer l'été de sa septième année à la lecture de volumes de la Bibliothèque Rose.

Le roman de Julie Wolkenstein ne donne donc totalement raison ni à Sophie, qui s'extasie devant le miracle du hasard, ni à Paul, qui voit le hasard comme un artifice créé de toutes pièces : dans *Les Vacances*, l'ingrédient du hasard n'est pas toujours « absolument miraculeux » comme dans les romans, il a même un caractère trivial, voire parfois insignifiant, mais il irrigue le récit d'une manière ou d'une autre, à l'instar d'une main invisible qui dessinerait la trajectoire croisée des personnages. La coïncidence n'est alors pas seulement un élément du récit romanesque, ou de la chasse aux indices dans l'enquête menée par Sophie et Paul. Elle devient un véritable plaisir d'écriture et partant, de lecture. Ces

moments où l'auteur et son lecteur se croisent *par hasard* au détour d'une référence, relèvent aussi de la coïncidence, même si celle-ci est provoquée par l'écriture romanesque. La foison de références qui rythment le récit fait de la lecture un cheminement jalonné de rencontres aléatoires. Un air de famille parcourt ainsi les pages, et donne chaque fois l'impression d'une coïncidence amusante, au fil de la narration. Ces rencontres imprévues, quoique savamment orchestrées par l'auteur, rappellent la légèreté et l'aspect ludique d'un *marivaudage* littéraire, comme un jeu constant de la recherche – thème structurel du roman – et du hasard dans *Les Vacances*.

Pour prendre un exemple, l'intertexte proustien qui apparaît subtilement çà et là, se précise au fur et à mesure que l'on s'approche de la fin du roman. Le « petit pan de mur » couvert de livres qui permet à Sophie de retrouver le décor de son enfance rappelle étrangement le fameux « petit pan de mur jaune », la dernière chanson qui passe à la radio dans la voiture s'appelle « Je suis un souvenir », et le moment où Sophie commence à replonger dans son passé s'apparente à l'expérience de la réminiscence décrite par Proust, comme l'atteste l'expression « le premier phénomène vraiment troublant ». Enfin, il y a, dans *Les Vacances*, un lien discret mais intime qui se tisse entre la recherche universitaire, la recherche comme enquête et la *Recherche du temps perdu*. Il me semble que cet écho insistant à la *Recherche* ne peut pas vraiment être un *hasard* !

